

frac franche-comté/ expositions du 13 octobre 2019 au 12 janvier 2020

syncopes et extases.
vertiges du temps



nino laisné
l'air des infortunés

le frac invite
le musée
du temps



RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

Ville de
Besançon

•3 bourgogne
franche-comté

PLATFORM

l'Inrockuptibles

TRAX



Cité des Arts



www.mairie.communisme.info



Mouvement
magazine culturel indisciplinaire

diversions

+X BANQUE POPULAIRE
BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ

dossier de presse / sommaire

03 édito

04 exposition / *syncopes et extases. vertiges du temps*

05 – communiqué de presse : *Syncopes et Extases. Vertiges du Temps.*

06 – entretien avec Stéphanie Jamet, commissaire de l'exposition

14 – liste des œuvres

16 exposition / nino laisné, *l'air des infortunés*

17 – communiqué de presse : *L'air des infortunés*

18 – entretien avec Nino Laisné

22 – biographie / liste des œuvres

23 exposition / *le frac invite le musée du temps*

23 – communiqué de presse : *Le Frac invite le musée du Temps*

25 le frac franche-comté

26 informations pratiques / contacts

édito / expositions du 13 octobre 2019 au 12 janvier 2020

L'exposition ***Synopes et Extases. Vertiges du Temps***, et celle de **Nino Laisné, intitulée *L'air des infortunés***, prolongent le questionnement autour de la dimension temporelle qui est au cœur du projet artistique et culturel du Frac depuis 2006. Elles font ainsi écho à la collection du Frac mais aussi à deux autres expositions précédemment présentées : *Solution de continuité* en 2014 et *La Répétition*, en 2015. Elles se rejoignent également autour de la question du corps et de l'idée de temporalité syncopée dont la figure de l'automate est des plus emblématique.

Toutes deux recèlent une forme d'anachronisme révélateur de la permanence de leur propos. La première en mêlant des œuvres anciennes à des œuvres contemporaines, la seconde en convoquant des faits divers anciens, des archives et l'histoire de la musique.

En prolongement de ces expositions, le Frac présente des horloges-automates issues de la collection du **musée du Temps**. Ces objets viennent dialoguer avec une œuvre de la collection du Frac, *Reality Hacking n°248 (The Jägermeister)*, monumental coucou de Peter Regli dont l'artiste a remplacé le mélodieux carillon par le son d'un coup de fusil venant ponctuer les heures : une œuvre faussement légère qui rappelle ce que le temps fait aux corps et la fameuse devise inscrite sur les cadrans solaires dès la Rome antique : *Vulnerant omnes, ultima necat* (Toutes blessent, la dernière tue). Une allusion explicite à l'ultime et définitive syncope.

Sylvie Zavatta
directrice du Frac Franche-Comté

syncopes et extases. vertiges du temps / exposition collective



Balthasar Burkhard, *Vague* (détail), 1995, Collection Frac Franche-Comté © Balthasar Burkhard. Photo : Pierre Guenat

4 /

Presse nationale / Alambret Communication contact: Leïla Neirijnck +33(0)1 48 87 70 77 /
+33(0)6 72 76 46 85 – leila@alambret.com
Presse régionale / Frac Franche-Comté contact: Clémence Denis +33(0)3 81 87 87 50 –
presse@frac-franche-comte.fr

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

syncopes et extases. vertiges du temps / communiqué de presse



Charles Antoine Coypel, *L'évanouissement d'Atalide*, 1750
© Musée des Beaux-Arts de Dole. Photo : J.L. Mathieu

Syncopes et Extases. Vertiges du Temps
13 octobre 2019 - 12 janvier 2020

Commissaire de l'exposition : Stéphanie Jamet

> **visite presse vendredi 11 octobre, 14h30**
en présence de la commissaire
> **vernissage samedi 12 octobre, 18h30**

Avec les œuvres de Caroline Achaintre, István Balogh, Guillaume Bouley, Luc Breton, Balthasar Burkhard, William S. Burroughs, Julian Charrière, Clément Cogitore, Charles Antoine Coypel, Salvador Dalí, Isaac Fisches, Douglas Gordon, Thomas Hirschhorn, Thomas Huber, Ann Veronica Janssens, Atsunobu Kohira, Marie-Jo Lafontaine, Ange Leccia, Ingrid Luche, Myriam Mechita, François Morellet, Géraldine Pastor Lloret, Neo Rauch, Gerhard Richter, Hannah Rickards, Jimmy Robert, Stéphanie Solinas, Alia Syed, Julien Tiberi.

Tomber en syncope ou en extase, c'est vivre un vertige du temps, une suspension temporelle. Temps mort ou temps d'arrêt ? Contretemps ou ellipse ? Hors temps, certainement.

Cette exposition interroge l'état dans lequel le corps se trouve lorsqu'il perd conscience et s'abandonne tandis que l'esprit s'échappe. Corps lâché qui subit de plein fouet toute sa gravité, yeux clos ou mi-clos, bouche entrouverte, caractérisent en effet les représentations dont *L'Extase de Sainte Thérèse* du Bernin, celle de *Saint François* du Caravage ou encore *L'évanouissement d'Esther* de Nicolas Poussin ont inspiré de nombreux artistes.

Syncope et extase dont les artistes cherchent à traduire le mystérieux hors de soi. Le chirurgien Ambroise Paré définissait déjà la syncope comme une soudaine et forte défaillance des facultés et des vertus, précisant que les anciens l'appelaient aussi « la petite mort ». L'image frappante de cet effondrement sous le coup d'un choc, le plus souvent émotionnel, ne doit pas éclipser la volonté des artistes de partager les effets ressentis et le sentiment d'absence éprouvé. Parce qu'il ne reste généralement aucun souvenir, aucune trace dans la mémoire, exceptés le vertige, la fulgurance, le silence assourdissant, le trou noir ou, à l'opposé, l'éblouissement.

Impressions paradoxales et contradictoires en apparence comme le mot « syncope » lui-même qui vient du grec *sun* « avec » et *koptein* « couper ».

La syncope et l'extase bouleversent et transportent simultanément, d'où la tension inhérente à ces états dans leur rapport à la mort, intimement induit par la chute, l'abandon du corps devenu inerte. Comme si la syncope-extase en était le premier sas, « l'image vivante », si l'on peut dire. On comprend encore aujourd'hui l'intérêt particulier des artistes contemporains qui ne cherchent pas seulement à représenter ce bouleversement indicible mais à le faire ressentir, pour en cerner l'ambivalence entre abandon et résistance.

L'exposition propose d'abord une plongée en syncope-extase où l'on perçoit des impressions et sensations de trouble de la vue, des tensions contraires, des ruptures temporelles. Après une traversée des états extatiques où plaisir et mystique s'interpénètrent, l'exposition interroge la syncope, comme la révélation d'un corps révolté et d'un hiatus de l'histoire.

Selon Louis Marin, « la syncope est en même temps interruption et réintégration, déchirure et reprise » ; et si la syncope et l'extase servaient à comprendre et à penser l'art ? Soit la possibilité de traduire ce qui est de l'ordre de l'insaisissable, de l'irreprésentable, de l'inaudible et de l'indicible. Ce dont on ne se souvient pas ou que l'on ne perçoit qu'*a posteriori* ? Vertiges du temps.

5

Presses nationales / Alambret Communication contact : Leila Neirijnck +33(0)1 48 87 70 77 / +33(0)6 72 76 46 85 – leila@alambret.com
Presses régionales / Frac Franche-Comté contact : Clémence Denis +33(0)3 81 87 87 50 – presse@frac-franche-comte.fr

frac franche-comté exposition collective *Syncopes et Extases. Vertiges du Temps* / exposition monographique *L'air des infortunés*, Nino Laisné
dossier de presse / 13 octobre 2019 - 12 janvier 2020

syncopes et extases. vertiges du temps / entretien avec stéphanie jamet



Ange Leccia, *Audrey*, 2009, Collection Frac Franche-Comté
© Ange Leccia, Adagp. Photo : Pierre Guenat

Sylvie Zavatta : Avant ce projet d'exposition, tu t'es intéressée à la question de la représentation du sommeil dans l'art. J'imagine que c'est la genèse de ce projet. Peux-tu nous dire ce qui t'a incitée à prolonger ta réflexion sur la représentation de ces états d'absence ou de conscience modifiée ?

Stéphanie Jamet : J'aime à raconter que cet intérêt fait suite à une discussion à la plage au bord d'un lac avec mon amie Véronique Dalmasso, historienne de l'art moderne, qui me demandait alors si le concept de vacance de l'âme ou *vacatio animae* important pour les artistes de la Renaissance était toujours opérant pour les artistes aujourd'hui. Nous partions de la pensée du philosophe néo-platonicien Marsile Ficin qui, dans sa *Theologia Platonica* publiée en 1482, énonçait sept possibilités pour l'âme de se détacher de la matière, sept états qui seraient propices à la création : le sommeil, la syncope, l'humeur mélancolique, le tempérament équilibré, la solitude, la stupeur et enfin la chasteté.

Regards sur le sommeil, paru en 2015¹, fut la première étape de cette réflexion sur l'idée de déprise entre le corps et l'esprit, ce que l'on nomme maintenant état d'absence ou de conscience modifiée. Il s'agissait d'interroger la représentation des endormis dans l'art, féminins et masculins aussi – pour sortir enfin du cliché érotique des « Belles endormies » – et ce qu'elle traduit de la métaphore de la création mais également de la résistance sociale par le sommeil.

Depuis, je pourrais dire que je suis tombée en syncope... C'est un mot intrigant et riche de sens. D'un point de vue physiologique, la syncope – ou l'évanouissement – est généralement provoquée par une émotion vive, une douleur aiguë, une défaillance

nerveuse. L'exposition questionne non seulement l'état dans lequel le corps se trouve lorsqu'il perd conscience et s'abandonne tandis que l'esprit s'échappe, mais également les effets ressentis. Ou comment les artistes cherchent à traduire le mystérieux hors de soi.

SZ : L'exposition met en écho des œuvres contemporaines avec des œuvres anciennes empruntées aux musées des Beaux-Arts de Besançon et de Dole. Peux-tu préciser les choix que tu as opérés en la matière ?

SJ : Le corps lâché qui subit de plein fouet toute sa gravité, les yeux clos ou mi-clos, la bouche entrouverte, caractérisent les représentations dont *L'Extase de Sainte Thérèse* du Bernin, celle de *Saint François* du Caravage ou encore *L'évanouissement d'Esther devant Assuérus* de Nicolas Poussin ont inspiré de nombreux artistes depuis la Renaissance. Il était donc évident pour moi de faire dialoguer des œuvres anciennes et contemporaines dans une perspective transhistorique. J'ai eu la chance que tu accompagnes sans réserve cette conception de l'histoire de l'art que nous partageons.

L'idée n'était pas de multiplier de manière démonstrative ce dialogue mais de cibler des œuvres qui l'activent. J'avais déjà repéré depuis longtemps *L'évanouissement d'Atalide* de Charles Antoine Coypel et celui d'Esther d'Isaac Fisches, ainsi que les petites terres cuites de Luc Breton dans les collections des musées de Besançon et de Dole. Je suis en effet très attachée à ce que l'exposition soit aussi le reflet de la richesse des musées de la région et de l'engagement de leur direction.

SZ : Quand tu m'as proposé l'exposition *Syncopes et Extases. Vertiges du Temps*, j'ai tout de suite été intéressée car elle faisait écho au projet artistique du Frac qui développe sa collection autour de la question du temps. Cette proposition rejoint aussi la question de l'intervalle ou celle de l'absence, que j'avais abordées dans le cadre de l'exposition *Solution de continuité*, présentée au Frac en 2014 à partir d'œuvres de la collection. Je vais m'en tenir pour l'instant au premier terme du titre à savoir « Syncope ». Serais-tu d'accord pour dire que la syncope est une solution de continuité ?

¹ Stéphanie Jamet, Véronique Dalmasso, *Regards sur le sommeil*, Le Manuscrit, 2015

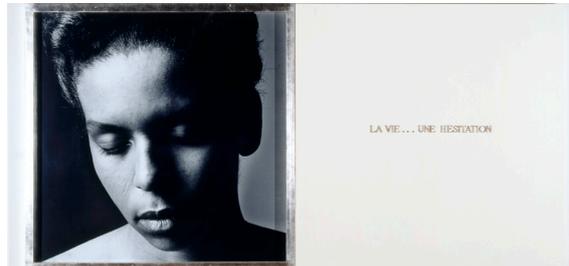
syncopes et extases. vertiges du temps / entretien avec stéphanie jamet

SJ : Étrangement, oui. La syncope cristallise le hors temps ressenti lors d'un évanouissement ou d'une extase, la perte de conscience ne permettant plus de concevoir la durée. Tout s'arrête. Tomber en syncope ou en extase, c'est en effet vivre une suspension temporelle. Un vertige du temps pour reprendre l'extension du titre que j'ai choisie en écho au projet du Frac. Étrangement donc, parce que la syncope est en même temps « interruption et réintégration », « déchirure et reprise » comme l'a analysé le philosophe et sémiologue Louis Marin dont les réflexions sur la représentation m'ont beaucoup nourrie, comme la foisonnante pensée de Catherine Clément dans *La syncope. Philosophie du ravissement*. Parce que la syncope ne dit pas la fin. Ce paradoxe, elle le porte dans son étymologie même, puisqu'en grec le mot syncope est composé de *sun* « avec » et de *koptein* « couper ». En cela, elle exprimerait ce que tu nommes une solution de continuité. Il me semble que, dans ces intervalles, ces absences que sont la syncope et l'extase, l'on touche à quelque chose proche – le mot est fort, j'en ai conscience – de l'éternité.

SZ : Dans la première salle, dédiée aux œuvres les plus abstraites de l'exposition, on trouve des œuvres qui évoquent de façon formelle la rupture, donc la syncope (je pense à l'œuvre de Gerhard Richter notamment), et d'autres qui pourraient la provoquer. Pourquoi avoir choisi d'évoquer la syncope au travers d'œuvres abstraites ? D'autre part, en tentant de provoquer cet état « d'abstraction psychologique » chez le visiteur, as-tu voulu faire référence au Syndrome de Stendhal ?

SJ : J'ai pensé l'exposition selon trois sections poreuses qui se répondent et qui s'imbriquent : les « Effets syncopes » que tu évoques dans cette première salle, les « Extases » et les « Syncopes ». L'exposition invite donc tout d'abord à expérimenter les effets perçus lors d'une syncope, puis suit une traversée des états extatiques où plaisir et mystique s'interpénètrent, enfin la syncope comme révélation d'un corps résistant et d'un hiatus de l'histoire.

Dès l'entrée, l'œil en gros plan de Douglas Gordon amorce une plongée en syncope-extase. La forme spirale qui est très présente dans l'ensemble de l'exposition engendre une perte de repères, un vertige qui, je l'espère, fait d'emblée glisser hors du temps. Les œuvres abstraites, qui sont en effet nombreuses, permettent l'expression de ces états par la mise à distance du réel.



Marie-Jo Lafontaine, *La vie... une hésitation*, 1990
Collection Frac Franche-Comté © Marie-Jo Lafontaine. Photo : D.R.

La référence au Syndrome de Stendhal, c'est-à-dire la perte de conscience qu'un visiteur pourrait vivre sous le coup du choc émotionnel face à la puissance d'une œuvre d'art, agit en creux bien sûr. Je fantasme qu'il y ait des syncopes extatiques ! Plus qu'au syndrome en tant que tel, c'est à l'écriture de Stendhal que je souhaite faire référence et aux syncopes omniprésentes dans son étrange autobiographie, *Vie de Henry Brulard*. Elles sont des césures, des ellipses dans l'histoire, c'est là le point sensible que tu évoques. Provoquer ou montrer la syncope... faut-il choisir ?

Dans *Athen* de Gerhard Richter, j'y vois les deux. Cette magistrale abstraction que le Frac Grand-Large prête très généreusement maintient une tension interne soit tout à la fois l'idée de disjonction et de suspension. La fracture de la ligne horizontale qui traverse l'œuvre est comme suspendue dans l'espace. Brisée mais pas tombée. Peinte en 1985, elle est métaphorique et m'apparaît comme une anticipation de la chute du Mur de Berlin, quatre ans plus tard. Même si Richter reste énigmatique au sujet du titre, j'y perçois un écho à la démocratie et à la fin d'une période historique qui séparait l'Allemagne et le monde en deux. Syncope de l'histoire...

SZ : Au regard des œuvres présentées dans cette première salle, quelles sont les différentes facettes de la syncope que tu souhaites faire ressortir ?

SJ : Dans la première salle, j'avais envie de montrer comment les artistes partagent les effets ressentis, les sensations éprouvées : la fulgurance, la tension, le vertige, le silence assourdissant, la vue qui se trouble, le trou noir ou à l'opposé l'éblouissement... J'ai voulu une sorte de mise en situation, depuis la déstabilisante spirale sombre et angoissante de William S. Burroughs à celle, lumineuse, d'Ann Veronica Janssens, en passant par la vue brouillée

syncopes et extases. vertiges du temps / entretien avec stéphanie jamet



Gerhard Richter, *Athen*, 1985, Collection Frac Grand Large — Hauts-de-France © Gerhard Richter

dont rendent compte les peintures floues et en apesanteur de Julien Tiberi, pour enfin ne plus rien voir dans celles de Guillaume Bouley, ébloui par la violence d'une émotion.

Pour la tension interne, le *Lamentable bleu* de François Morellet s'est imposé. Mon hommage. Cette exposition est en effet aussi le fruit de vingt ans en compagnie des artistes. Et puis un brin d'humour... Son chapelet d'arcs en néons bleus à haute tension subit la gravité, se répand au sol et reste pourtant comme en état d'élévation, tel un corps qui s'effondre mais dont l'esprit s'élève. Son goût pour l'art baroque tardif de Bavière et d'Autriche.

SZ : La syncope est aussi un terme musical, comment l'évoques-tu dans l'exposition ?

SJ : Pour beaucoup de personnes, la syncope renvoie essentiellement à la musique. Au changement de rythme syncopé produit par une note absente, à l'attaque d'un accord sur un temps faible prolongé sur un temps fort. Une dissonance produite par l'omniprésence d'une absence. En 1768, Jean-Jacques Rousseau l'expliquait déjà dans son *Dictionnaire de musique*, cependant la syncope s'est surtout imposée à partir du XX^e siècle par le jazz en particulier, puis dans la structure musicale actuelle du hip-hop et du rap, entre autres.

L'idée de présence-absence s'est infiltrée dans l'exposition grâce à différentes interférences sensibles dans plusieurs œuvres de la collection du Frac : le bruit du tonnerre d'Hannah Rickards, les dissonances visuelles traduisant l'*Ouverture de la chauve-souris* enregistrée avec l'Orchestre Victor Hugo Franche-Comté par Atsunobu Kohira, le morceau

des Pink Floyd issu de l'album *Atom Heart Mother* accompagnant Audrey d'Ange Leccia, mais aussi, en fond, mes discussions sur le jazz avec le compositeur Roque Rivas ou celles avec Julien Tiberi, peintre et également batteur, à propos du boogie-woogie et de Sun Ra. J'ai fini par penser l'exposition comme une partition au rythme syncopé.

SZ : Dans la première salle se trouvent deux pièces d'Ann Veronica Janssens, qui s'intéresse en particulier aux questions relatives à la perception. La première, au sol, est composée de paillettes bleues réfléchissantes qui peuvent être perçues de façon « contradictoire » : soit comme un nuage en légère suspension soit comme une brèche dans le sol. On retrouve à mon sens cette même ambiguïté dans sa seconde pièce, un cercle de métal qui réfléchit la lumière et peut nous éblouir mais qui peut aussi nous donner la sensation de nous aspirer. De façon étrange, cette seconde pièce m'évoque le tunnel que certains revenus de la mort disent avoir aperçu. C'est donc de la mort que je voudrais que tu nous parles, d'autant qu'elle est abondamment représentée dans l'histoire de l'art. Comment les artistes procèdent-ils pour que nous percevions les différents états entre une figure morte, une figure en état de syncope, d'extase ou de sommeil ?

SJ : Par la suspension qui montre la tension de corps entre chute et élévation. Cependant, je n'ai pas souhaité évacuer ce rapport ambigu avec la mort.

Pour l'accrochage de la première salle, tu m'as fort judicieusement suggéré de placer *L'évanouissement d'Atalide* de Charles Antoine Coypel juste dans l'axe d'arrivée. De suite, le visiteur fait ainsi face à cette figure féminine évanouie qui révèle la complexe représentation de la syncope. Atalide incarne l'image vivante de la mort de son amant Bajazet qui lui est annoncée par une lettre – condensation par Coypel de différents moments de la pièce de Racine pour la traduire en peinture. À sa vue, il y a toujours un doute qui persiste. Est-elle vivante ou morte ? Je crois que cette indécision est recherchée par les artistes et explique même leur intérêt pour le sujet.

L'iconographie du ravissement et de l'extase de saints ou encore de l'évanouissement de la Vierge est quasi-identique à celle de la mort de Lucrèce ou de Cléopâtre par exemple : bouche entrouverte, yeux révoltés et corps effondré qui, le plus souvent, ne

syncopes et extases. vertiges du temps / entretien avec stéphanie jamet



Clément Cogitore, *L'intervalle de résonance*, 2016. Courtesy de l'artiste, de la galerie Eva Hober (FR) et de la galerie Reinhard Hauff (DE)

tient que parce qu'il est soutenu par d'autres.

Je voulais que cette ambiguïté soit perceptible d'une salle à l'autre. C'est pourquoi, parmi la série des *Pixel-Collage* de Thomas Hirschhorn, j'ai choisi le n°103 dans lequel l'expression de la tête coupée d'un homme mort rappelle celle de ravissement de la *Tête de jeune homme en prière* d'un dessin anonyme daté du XVII^e siècle présenté dans la salle des Extases.

La Vie...une hésitation de Marie-Jo Lafontaine, de la collection du Frac, condense aussi ces aspects, sensibles notamment dans son titre. Présentée dans la salle des Extases, je l'avais d'abord prévue dans celle des Syncopes à cause de l'ambiguïté d'interprétation du visage de cette femme noire, les yeux clos et la tête baissée, en regard de *l'Interview* de Neo Rauch, où l'on voit deux hommes blancs évanouis, dont deux autres prennent le pouls... Je voulais créer un trouble.

SZ : Puisque nous parlons de la mort, qu'en est-il de la « petite mort » et de la dimension sexuelle, très présente dans la seconde salle de l'exposition, dédiée à l'extase ?

SJ : Je suis partie de la définition de la syncope par le chirurgien et anatomiste Ambroise Paré expliquant qu'il s'agissait d'une soudaine et forte défaillance des facultés et des vertus, précisant que les anciens l'appelaient aussi « la petite mort », soit l'extase sexuelle. Je l'ai pensée aussi bien féminine que masculine et dans une extension mystique. Il y a deux axes de lecture : d'une part, la visibilité extérieure des corps extatiques et, d'autre part, l'expression des sensations, sourdes et en profondeur.

Au phénomène de l'extase de Salvador Dalí qui était incontournable, j'ai ainsi associé *L'Inexpliqué - Voile*

d'extase, ce moulage du visage de la Sainte-Thérèse du Bernin par Stéphanie Solinas qu'elle a doublé d'un surmoulage en latex. Elle ôte parfois ce léger voile dans des moments d'intimité. Une extase en soi ! Au *Prophète Elie*, modelage de 1755 par Luc Breton représentant le corps s'affaissant, le regard tourné vers les cieux, répond la série *Out-and-out (Ectasies)* d'Istvan Balogh, photographies appartenant à la collection du Frac, sur lesquelles, Sylvie, tu m'avais demandé une conférence dont le texte est paru aux Presses du réel en 2012², l'un des déclencheurs de ma recherche si j'y réfléchis bien *a posteriori*...

Le mont des désirs de Myriam Mechita, où flotte un corps féminin au visage parsemé d'un scintillement doré, amorce aussi l'autre des deux axes plus abstraits dans lequel je place la *Bernadette* de Caroline Achaintre, importante tapisserie exprimant une tension opposée vers le haut alors que les fils de laine pendent. Enfin, il y a les trois peintures issues de la série des *Extases* de Thomas Huber. J'ai voulu associer la délicate monochromie du rose chair de ses *Monts de Vénus* à la *Vague renversante* de Balthasar Burkhard dont, Sylvie, tu m'as rappelé la présence dans la collection du Frac. L'érotisme ne pouvait être absent... Mon clin d'œil aux deux cents ans de la naissance de Courbet.

SZ : Tu évoques des sources philosophiques (Louis Marin notamment) ou médicales (Ambroise Paré) mais qu'en est-il de la psychanalyse ?

SJ : Je crois que la première approche qui m'a permis de sortir des attendus sur l'extase hystérique féminine et d'aborder autrement l'idée de résistance du corps fut celle donnée *Sur les névroses de guerre* par Sándor Ferenczi, Sigmund Freud et Karl Abraham lors du Congrès de Budapest en 1919. Soit la syncope comme une fuite de l'esprit pour refuser la violence de la guerre. La lecture du roman *L'Évanouissement* de Jorge Semprún et celle du touchant témoignage *Où la mémoire s'attarde* de Raymond Aubrac ont fini de le confirmer, ses évanouissements l'ayant sauvé des séances de torture et lui ayant permis de ne pas trahir ses compagnons de Résistance.

Et puis, il y a eu cette autre lecture, celle du séminaire sur *Le Désir et son interprétation* que Jacques Lacan consacre à *Hamlet* en 1959 car depuis le début de mes recherches, une phrase du chef d'œuvre de Shakespeare m'obnubilait : « Time is out of joint » (le

2- Stéphanie Jamet, *István Balogh – Out-and-Out (Ectasies)*, Frac Franche-Comté, Presses du réel, 2012

syncopes et extases. vertiges du temps / entretien avec stéphanie jamet



Guillaume Bouley, *Sans titre*, 2019
© Guillaume Bouley. Photo : Blaise Adilon

temps est hors de ses gonds). Lacan donc qui utilise le concept de *fading* – autre terme anglais signifiant l'évanouissement – pour parler du fantasme qui selon lui « est quelque chose qui coupe, un certain évanouissement, une certaine syncope signifiante du sujet en présence d'un objet, qui satisfait à une certaine accommodation, à une certaine fixation du sujet à quelque chose qui a une valeur élective ». Fantasme quand le sujet s'évanouit devant l'objet. Le hors temps et le hors de soi intimement intriqués... L'exposition interroge certes l'inconscient et l'irrationnel pour toucher à des questions liées à la spiritualité, au mysticisme mais aussi pour chercher à saisir les creux historiques et donc politiques que pourrait révéler cette résistante, cette ineffable syncope-extase. Je m'intéresse à ce qui nous échappe et nous déstabilise.

SZ : Les nombreuses Madones et Saintes en pâmoison, si présentes dans l'histoire de l'art, sont des figures féminines. Mais la syncope ou l'extase n'ont pas de genre dans cette exposition.

SJ : Je veux penser ce qui nous réunit et nous rassemble, femmes et hommes, et non ce qui nous sépare. Ma position pourrait sembler à la marge *a priori*. Pour autant, en choisissant ce sujet, j'espère répondre autrement aux questions de genre. Il est en effet généralement entendu que la syncope serait une faiblesse propre aux femmes, une passivité, une inaction même, et qu'elle se conjuguerait donc au féminin. Certes, on commence l'exposition avec la belle Atalide qui se pâme mais on la termine avec les deux hommes évanouis de Neo Rauch, corps qui se

liquéfient. Non seulement il n'y a pas de genre pour s'évanouir ou tomber en extase, mais surtout ces états constituent même une force de résistance. Quand l'esprit refuse une réalité et lâche le corps jusqu'à le sauver. J'ai beaucoup pensé aux personnes qui ont perdu connaissance lors des derniers attentats et ont ainsi survécu...

Et puis, j'aime la manière dont le genre est déplacé dans *Reprise* de Jimmy Robert. L'artiste a en effet photographié Shiho Ishihara, danseuse japonaise en tenue d'un maître de Butō, corps de femme dans un costume d'homme, alors qu'elle réinterprète *Le coup de vent dans les rizières d'Ejiri* d'Hokusai, repris par Jeff Wall. Les yeux fermés, l'image photographique de son corps fragile glisse et s'écroule entre les interstices d'une longue table. Je voulais ainsi déplacer la représentation des corps extatiques de l'hystérie qui leur est souvent attachée pour montrer un corps sans tension, qui s'abandonne et se libère par cette perte de conscience.

SZ : Dans l'exposition, une transition s'opère entre deux salles, avec une œuvre de la collection du Frac, *Audrey*, d'Ange Leccia. Ici, la musique est très présente mais elle a davantage pour effet de plonger le personnage du film dans un état d'hypnose que certains qualifient « d'état mental modifié » mais aussi, ce qui est peut-être le plus intéressant ici, « d'état imaginaire ». Penses-tu que l'imagination, et la création qui peut en découler, ont à voir avec la syncope ou l'extase ? Autrement dit, les artistes ne se trouvent-ils pas dans une situation analogue de « retrait » du réel ? Cet état « d'abstraction » serait-il une condition *sine qua non* à l'acte de création ?

SJ : Oui en effet. *Audrey* d'Ange Leccia est une extase qui flirte avec le sommeil hypnotique, un rêve éveillé et hallucinatoire par la répétition de la lente rotation du doux visage d'une jeune femme. Sous le rose sensuel dans lequel il baigne, couve toutefois par transparence la tension d'un concert des Pink Floyd jouant un morceau d'*Atom Heart Mother* (Mère au cœur atomique), morceau de plus de vingt minutes composé par Ron Geesin dans une veine psychédélique en 1970. Lâcher-prise, éblouissement, violence et implosion. Tout est là de la paradoxale syncope-extase, de cette vacance de l'âme, pour reprendre Marsile Ficin, métaphore de la création. La philosophe Catherine Clément parle d'une

syncopes et extases. vertiges du temps / entretien avec stéphanie jamet

« passive activité », j'utilise, pour ma part, l'idée d'une « passivité productive ».

Je l'entends comme une déproduction. Ce néologisme qui viendrait plutôt du champ de l'économie doit être compris comme une réponse à la surproduction sans pour autant verser ni dans la reproduction, ni dans l'improduction. Ni un engendrement, ni une cessation ou une négation mais une forme d'action inversée, en négatif. C'est ainsi, lors de ces inactions apparentes que sont la syncope ou encore le sommeil – plus simple à comprendre –, qu'il se produit en creux quelque chose qui n'est pas toujours visible. L'état propice à la création donc, mais aussi celui de réflexion sur l'histoire par ces attitudes involontaires et irraisonnées qui forcent le temps d'arrêt, de tout et de tous. La syncope crée une faille dans l'histoire, une interrogation politique au sein du corps social.

SZ : La dernière salle est, quant à elle, consacrée à l'Histoire et à des questions d'ordre sociétal. Pourquoi as-tu choisi de conclure l'exposition sur ces problématiques et comment sont-elles liées à la syncope ?

SJ : Dans cette dernière salle, j'ai souhaité la présence de *L'évanouissement d'Esther devant Assuérus* d'Isaac Fisches, peint à la fin du XVII^e siècle. L'héroïne biblique enfreint l'interdiction de se présenter devant le roi pour sauver son peuple, le choc psychique et physique de son action lorsqu'elle est face au souverain la fait s'évanouir. Tous les regards convergent vers elle. En voyant ce jeune corps effondré et comme mort dans les bras des servantes, Assuérus pardonne à Esther. Ici j'entends la syncope de l'histoire qu'interrogent, chacun à leur manière, Thomas Hirschhorn dont le *Pixel-Collage n°103* rassemble par l'outil-pixel le visage d'un mort extatique, corps ici visible que l'on veut cacher de la guerre, et celui d'une femme avec presque la même expression exhibée dans les magazines que Thomas a volontairement pixelisé ; ou encore Neo Rauch par l'anachronisme qu'il emploie dans *Interview*, stoppé net par l'évanouissement d'un peintre et de son interviewer. Hors temps syncopal qui dit l'arrêt de tous les temps au même moment dans *The Key to the Present Lay in the Future* de Julian Charrière, composé de treize sabliers que l'on a brisés. La poudre qu'ils contenaient issue de différentes strates géologiques se mêle alors aux morceaux de verre.

SZ : Au sein de l'exposition, il est aussi question d'amnésie, ce qui est pertinent puisque celle-ci est en soi une vacance de la mémoire, une perte de repère. Mais plutôt que d'évoquer l'amnésie individuelle subie à la suite de dysfonctionnements physiologiques ou psychiques, les œuvres présentées dans cette dernière salle traitent de l'amnésie collective, laquelle est généralement orchestrée par le pouvoir, pour des raisons idéologiques. Quelles sont les œuvres qui l'évoquent ici ?

SJ : Les œuvres que j'ai précédemment citées portent en elles l'idée d'une amnésie quand le choc d'événements entraîne ce « sauve-qui-peut » de l'esprit que les artistes pointent du doigt pour en faire une force de résistance à l'histoire telle qu'elle s'écrit. La syncope devient un contre-pouvoir.

Je suis initialement partie de dessins de Géraldine Pastor Lloret pour penser la syncope d'un point de vue personnel. On voit des corps dont la présence-absence semble avoir été aspirée à la fois dans la profondeur de fenêtres sombres et envolée dans les airs pour s'échapper dans une mystérieuse et troublante forêt. Évanouis dans le sens de disparus, un peu comme le mariage inattendu du *Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras et du *Point Omega* de Don DeLillo...

Puis avec *Anomalie temporelle*, *Amnésie temporaire* d'Ingrid Luche, j'ai joué avec l'intersection entre la perte de mémoire individuelle et collective à partir d'événements qui me semblaient répondre à des



Atsunobu Kohira, *Ouverture de la Chauve-Souris* / Orchestre de Besançon-Montbéliard Franche-Comté, de la série *Constellation of music*, 2010, Collection Frac Franche-Comté © Atsunobu Kohira
Photo : Blaise Adilon

syncopes et extases. vertiges du temps / entretien avec stéphanie jamet



Isaac Fisches, *L'évanouissement d'Esther devant Assuérus*, fin du XVII^e siècle © Musée des Beaux-Arts de Dole
Photo : Jean-Loup Mathieu

questions de hiatus dans la narration de l'histoire par le télescopage de récits et d'images mystérieux et cependant contemporains d'ici et d'ailleurs : rapportés par le robot Curiosity sur Mars, durant les recherches sous-marines autour de la disparition du Boeing 777 de Malaysia Airlines ou issus de photos d'objets réapparaissant lors du dégel dans la ville canadienne de Gatineau.

Une sorte d'*Intervalle de résonance*, pour reprendre le titre du film de Clément Cogitore où l'énigme des sons émis par les aurores boréales, une formation lumineuse en Alaska, les recherches d'explications scientifiques, entrent en collision avec les croyances Inuit et Saami. La structure même est faite de syncopes, black-out et ellipses, portée par une polyphonie de voix féminines ou masculines détachées qui s'expriment à tour de rôle, sans se répondre. Et, par intermittence, une musique composée par Francesco Filidei et Lorenzo Bianchi Hoesch qui augmente encore le mystérieux effet syncope. Aujourd'hui encore, la science ne connaît pas la source première de la syncope : le cerveau ou le cœur ? La raison ou les sentiments ? Cette irrésolution explique la fascination toujours actuelle pour cet état.

SZ : Et la transe ?

SJ : L'exposition interroge certes l'inconscience et l'irrationnel dans nos sociétés modernes pour toucher à des questions liées à la spiritualité, au mysticisme mais pas seulement et sans stigmatisation. Enfin, je l'espère...

En finissant ce parcours avec le vertigineux film d'Alia Syed, *Priya*, du prénom de Priya Pawar, danseuse traditionnelle indienne de Kathak – mot qui vient du sanscrit *katha* signifiant histoire – j'avais envie de dire à la fois la force de la syncope-extase par le vertige vécu et partagé dans cette danse-transe extatique, mais aussi, par le mouvement jusqu'alors suspendu et ici retrouvé, quand l'esprit revient et que le corps reprend son souffle.

SZ : J'ai souvent l'impression, lorsque je réalise une exposition, qu'elle n'est qu'une version possible de plusieurs autres expositions que j'aurais pu faire sur la même problématique. Il y a en effet des paramètres qu'on ne maîtrise pas, par exemple des œuvres auxquelles nous devons renoncer, pour des raisons techniques ou financières, ou parce qu'elles ne peuvent pas nous être prêtées. Est-ce ici le cas ? Et si oui, quelles seraient les œuvres que tu aurais voulu présenter et qui ne figurent pas dans cette exposition ?

SJ : Ouh la la, la liste va être vertigineuse pour reprendre l'expression d'Umberto Eco... Je fais court alors. Le regret de ne pas avoir pu présenter *Rapture* de Camille Norment, une installation que j'ai expérimentée à la Biennale de Venise en 2015. Il s'agit de l'écoute de souffles d'extase entraînés par un harmonium en verre – ou orgue angélique – joué à la cour de Marie-Antoinette puis très vite interdit car il aurait engendré des pâmoisons de femmes... Je l'imaginai associée à *Lichtecke* (angle de lumière), ce gigantesque écran de lumières éblouissantes de Carsten Höller ou à *Avalanche* de néons rouges de François Morellet. Entre la profondeur et le renversant.

J'aurais aussi aimé présenter *Attempt to Rise Hell* de Dennis Oppenheim, une cloche suspendue dans laquelle la tête d'un petit mannequin assis se cogne régulièrement. Et puis deux œuvres de 1972 sur lesquelles j'ai fait des recherches lors d'un séjour à la Villa Médicis et que j'aurais aimé mettre en parallèle pour aborder la syncope linguistique – une autre exposition en soi – *D'lo* de Gino De Dominicis et *Mettere al mondo il mondo* d'Alighiero Boetti. Ce sera dans une publication à paraître aux Presses Universitaires du Septentrion fin 2019.

syncopes et extases. vertiges du temps / entretien avec stéphanie jamet



François Morellet, *Lamentable bleu*, 2006 © Courtesy de l'artiste et de la galerie kamel mennour, Paris

SZ : Pour finir, nous avons une tradition au Frac qui consiste à présenter la Bibliothèque idéale de l'exposition : un choix opéré par le commissaire, pour les expositions thématiques, ou l'artiste invité, quand il s'agit d'une exposition monographique. Quelle est ta Bibliothèque idéale pour cette exposition ?

SJ : Là aussi, c'est une vraie torture... Aux différentes lectures que j'ai déjà citées, j'ajouterai *Le pendule et le puits* d'Edgar Allan Poe, *Vertiges* de W.G. Sebald, *Rupture* de Maryline Desbiolles, *Les Désarçonnés* de Pascal Quignard, *Le château intérieur ou les demeures de l'âme* de Sainte-Thérèse d'Avila, *Le Livre III (al-Kitâb)*, *Hier Le lieu Aujourd'hui* d'Adonis, *Le sens du calme* de Yannick Haenel ou très récemment *Nage libre* de Boris Bergmann pour la littérature que j'associe aussi au cinéma, incontournable pour aborder la syncope-extase. Avec bien sûr *Vertigo* d'Alfred Hitchcock, *La Marquise d'O* d'Éric

Rohmer, *Le Camion* de Marguerite Duras, *L'Éclipse* de Michelangelo Antonioni, *My Own Private Idaho* de Gus Van Sant, *Hélas pour moi* de Jean-Luc Godard ou bien des films d'artistes comme *Furtivo* de Xavier Veilhan ou tout récemment *Occidental* de Neïl Beloufa.

Mais aussi *L'écriture de soi*, de Louis Marin, *L'expérience intérieure* de Georges Bataille, *Le Discours de la syncope I*, *Logodaedalus* de Jean-Luc Nancy, *Après coup* de Maurice Blanchot, *L'âme* d'Elie During, *De l'indécision* de Joseph Vogl, *La syncope dans la performance et les arts visuels*, co-dirigé avec Fred Dalmaso, *Éloge de l'hypersensible* d'Évelyne Grossman, *Suspensions of Perception* de Jonathan Crary, *L'œil mystique : peindre l'extase* de Victor Stoichita, *Les figures du ravissement* de Marianne Massin, *Histoire de la médecine* de Jean Starobinski, *Histoire du corps* d'Alain Corbin, *Raison et plaisir* de Jean-Pierre Changeux, *Le sentiment même de soi, corps, émotions, conscience* d'António R. Damásio, *Les états modifiés de conscience* de Georges Lapassade, magnifiquement conseillé par F., *Poétique de la danse contemporaine* de Laurence Louppe, *L'idée musicale* sous la direction de Christine Buci-Glucksmann et de Michaël Levinas.

Le tout en écoutant *Take the « A » train* de Duke Ellington ou *La Cloche fêlée* de la série des *Sonnets* de la compositrice Camille Pépin.

syncopes et extases. vertiges du temps / liste des œuvres



Alia Syed, *Priya*, 2008-2011,
Collection 49 Nord 6 Est - Frac Lorraine
© Alia Syed

> Plateforme

Douglas Gordon

Untitled, 2000

Tirage offset, n°26/100

Collection Frac Normandie Rouen

> Couloir

Hannah Rickards

Thunder, 2005

Fichier son, texte typographié

Collection Frac Franche-Comté

> Salle 1

Atsunobu Kohira

*Ouverture de la Chauve-Souris /
Orchestre de Besançon-Montbéliard
Franche-Comté*, 2010

Cibachrome

Collection Frac Franche-Comté

Ann Veronica Janssens

- *Sans titre*, 1996

Sculpture murale, disque en
aluminium

Collection Frac Grand Large - Hauts-
de-France

- *Untitled (Blue Glitter)*, 2015

Paillettes bleues

Collection 49 Nord 6 Est - Frac Lorraine

Gerhard Richter

Athen, 1985

Huile sur toile

Collection Frac Grand Large - Hauts-
de-France

William S. Burroughs

*The Ripper spirals in: (Turn picture
slowly clockwise for face of his victim)*,
1987

Collage et encre sur papier

Galerie Semiose, Paris

Julien Tiberi

- *Knock Up (Paul's Boutique)*, 2017

- *Sans titre*, 2018

Acrylique sur toile

Galerie Semiose, Paris

Guillaume Bouley

Sans titre, 2019

Acrylique sur toile

Collection de l'artiste

François Morellet

Lamentable Ø 650 cm bleu, 2006

8 tubes de néon bleus

Galerie kamel mennour, Paris

Myriam Mechita

Le mont des désirs, 2007

Vidéo couleur, muet

Collection les Abattoirs, Musée - Frac
Occitanie Toulouse



Ann Veronica Janssens, *Sans titre*, 1996
Collection Frac Grand Large - Hauts-de-France
© Ann Veronica Janssens, Adagp, Paris

Charles Antoine Coypel

L'évanouissement d'Atalide, 1750

Huile sur toile

Musée des Beaux-Arts de Dole

> Salle 2

Caroline Achaintre

Bernadette, 2016

Tapis en laine tufté main

Centre national des arts plastiques

Jimmy Robert

Reprise, 2010

Installation

Centre national des arts plastiques

István Balogh

Out and out, 2002

Trois tirages contrecollés sur
aluminium

Collection Frac Franche-Comté

Balthasar Burkhard

Vague, 1995

Diptyque de photographies noir et
blanc sur papier baryté

Collection Frac Franche-Comté

Marie-Jo Lafontaine

La Vie...une hésitation, 1990

Tirage argentique, feuille d'argent,
laiton argenté et laque sur bois

Collection Frac Franche-Comté



Thomas Hirschhorn, *Pixel-Collage n°103*, 2017,
vue de l'exposition : « Pixel-Collage »,
Fotogalleriet, Oslo (Norvège), 2017
Courtesy de l'artiste

syncopes et extases. vertiges du temps / liste des œuvres

Thomas Huber

- *Venushügel 1*, 2015
Huile sur toile
- *Venushügel 2*, 2015
Huile sur toile
- *Studio positiv*, 2015
Crayon et acrylique sur bois
Galerie Skopia, Genève

Salvador Dalí

Le phénomène de l'extase, vers 1933
Reproduction dans la revue *surréaliste*
Minotaure, n°3-4
Institut Supérieur des Beaux-Arts de
Besançon

Dessin anonyme

Tête de jeune homme en prière, XVII^e
siècle
Musée des Beaux-Arts et
d'Archéologie de Besançon

Luc Breton

Prophète Elie, après 1755
Terre cuite (modelage)
Musée des Beaux-Arts et
d'Archéologie de Besançon



István Balogh, *Out-and-out (Ecstasies)*, 2002,
Collection Frac Franche-Comté
© István Balogh, Adagp

Stéphanie Solinas

L'inexpliqué - Voile d'extase, 2018
Plâtre, silicone
Collection de l'artiste

> Salle 3

Ange Leccia

Audrey, 2009
Vidéo, durée 27mn
Collection Frac Franche-Comté

> Salle 4

Ingrid Luche

*Anomalie temporelle, Amnésie
temporaire (12 novembre 2013 - 26
janvier 2014)*, 2013
Techniques mixtes sur textile
Galerie Air de Paris

Julian Charrière

*The Key to the Present Lay in the
Future*, 2015
13 sabliers
Collection Frac Franche-Comté

Géraldine Pastor Lloret

Romance, 2018
Technique mixte, collage
Collection de l'artiste
Renversée, précipité, 2019
Dessin mural au fusain
Production Frac Franche-Comté

Isaac Fisches

*L'évanouissement d'Esther devant
Assuérus*, XVII^e siècle
Huile sur toile
Collection musée des Beaux-Arts de Dole

Neo Rauch

Interview, 2006
Huile sur toile
Musée Frieder Burda, Baden-Baden



Ingrid Luche, *Anomalie temporelle, Amnésie
temporaire (12 novembre 2013 - 26 janvier 2014)*,
2014 © Courtesy de l'artiste et Air de Paris,
Paris.

Thomas Hirschhorn

Pixel-Collage n°103, 2017
Imprimés, film plastique et adhésif
Collection de l'artiste

> Salle 5

Clément Cogitore

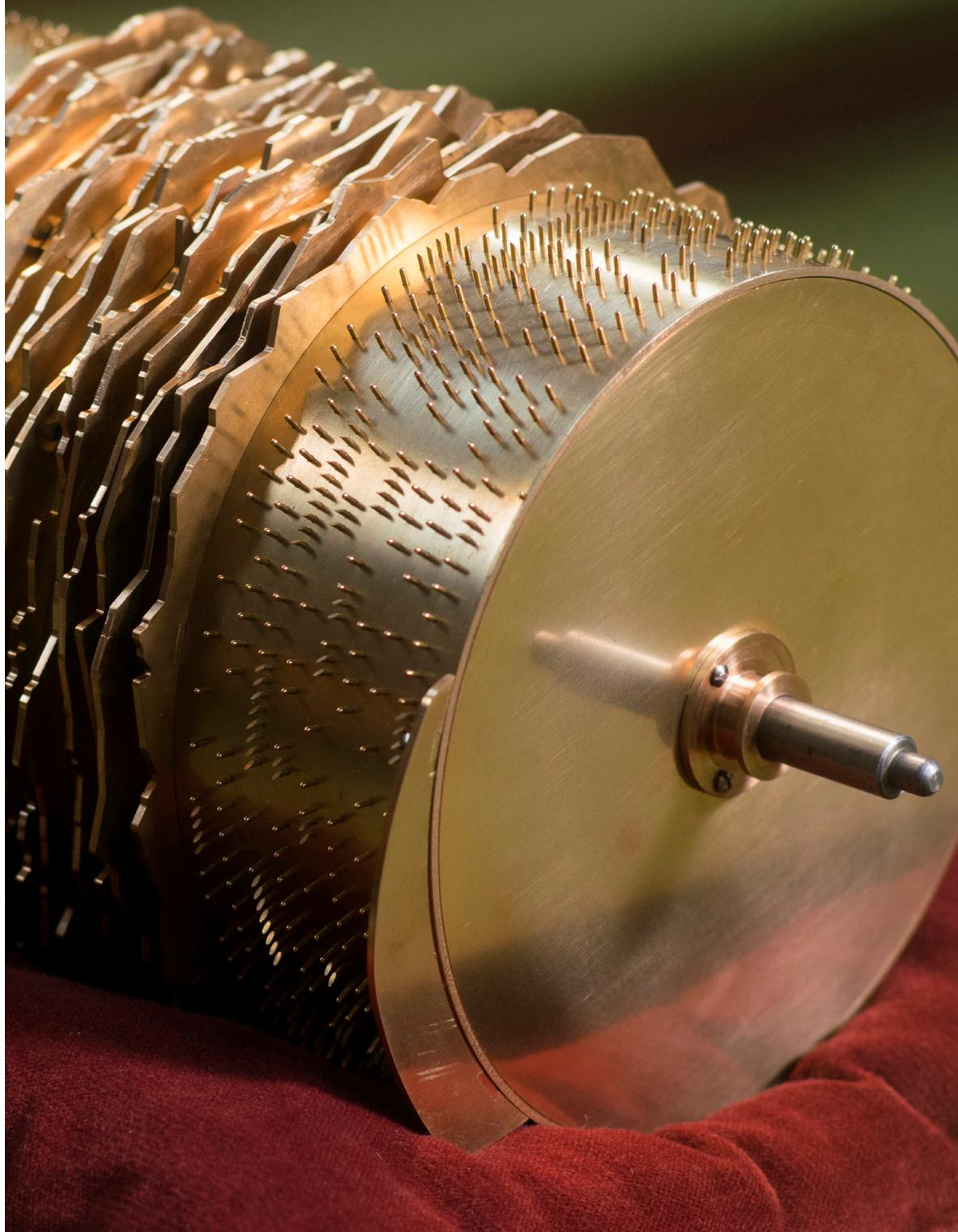
L'Intervalle de résonance, 2016
Video HD, durée 24mn
Collection de l'artiste

> Salle 6

Alia Syed

Priya, 2008-2011
Film 16 mm, durée 12mn58
Collection 49 Nord 6 Est - Frac Lorraine

l'air des infortunés / nino laisné



Nino Laisné, *L'air des infortunés* (détail), 2019, mécanisme en laiton horloger, collaboration avec Francis Plachta, Plateforme Technologique Microtechniques et Prototypage, Collection Frac Franche-Comté. © Nino Laisné. Photo : DR

16 / Presse nationale / Alambret Communication contact : Leïla Neirijnck +33(0)1 48 87 70 77 /
+33(0)6 72 76 46 85 - leila@alambret.com
Presse régionale / Frac Franche-Comté contact : Clémence Denis +33(0)3 81 87 87 50 -
presse@frac-franche-comte.fr

plate-forme
TECHNOLOGIQUE
LES2SCÈNES
SCÈNE
NATIONALE
DE BESANCON

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL
BESANCON
FRANCHE-COMTÉ
DIRECTEUR : CÉCILE FAULTRIE

L'air des infortunés / nino laigné communiqué de presse



Nino Laisné, *Naundorff et la joueuse de tympanon*, dessin satirique, 2019 © Nino Laisné

L'air des infortunés

Nino Laisné

13 octobre 2019 - 12 janvier 2020

Commissaire de l'exposition : Sylvie Zavatta

> visite presse vendredi 11 octobre, 14h30

en présence de l'artiste

> vernissage samedi 12 octobre, 18h30

L'exposition monographique de Nino Laisné est le fruit d'un dialogue au long cours entre l'artiste et le Frac. Une rencontre d'abord autour de son travail, l'artiste ayant identifié le Frac comme interlocuteur, autour des problématiques du temps et de la musique, qui traversent autant son œuvre que la collection du Frac elle-même depuis 2006. De cette rencontre est d'abord née une invitation en résidence, afin de prendre le temps de se construire une histoire commune. Dès lors, les choses étaient en place, le contexte parfait où convergeaient la spécificité d'une collection et la tradition horlogère d'une région. L'exposition *L'air des infortunés* est quant à elle l'aboutissement de cette résidence qui s'est prolongée pour donner corps à deux œuvres : un mécanisme horloger et un film, conçus par Nino Laisné et qui viendront enrichir la collection du Frac.

Le travail de Nino Laisné se situe au croisement entre photographie, mise en scène vidéo et pratique musicale. Proposant des œuvres empreintes d'une certaine étrangeté, l'artiste se détache d'une narration linéaire et cherche des points de correspondance

entre musique traditionnelle et langage cinématographique. L'histoire de la musique s'intègre dans ses œuvres, notamment dans les rapports ambigus qu'elle entretient avec la fiction.

Cette intrusion progressive d'éléments musicaux est aussi le reflet d'un goût prononcé pour la pluridisciplinarité, pour le métissage entre les arts et pour les formes hybrides qui peuvent en résulter. Pour l'exposition au Frac, cet entrelacement se traduit par la production de deux œuvres intimement liées.

La première pièce, produite en collaboration avec la Plateforme Technologique Microtechniques-Prototypage de Morteau, consiste en une réplique du mécanisme de *La joueuse de tympanon*, automate conçu par l'horloger Peter Kintzing et l'ébéniste David Roentgen, et conservé au Musée des Arts et Métiers de Paris. Cet automate, offert à Marie-Antoinette en 1785, représente la reine musicienne, assise devant un tympanon logé dans la structure d'un clavecin, frappant les cordes à l'aide de petits martelets. L'étonnante singularité de cet automate réside dans le fait que la musique provient réellement du geste sur l'instrument miniature, et non du mécanisme lui-même. Sous sa robe se cachent de nombreux rouages qui engendrent les mouvements de bras. Ce mécanisme propose une variation de huit mélodies, dont l'une est attribuée à Gluck, l'un des compositeurs favoris de Marie-Antoinette et initiateur du classicisme viennois. L'œuvre de Nino Laisné, si elle semble être une réplique parfaite du mécanisme, en est en réalité une contrefaçon, aux mélodies altérées.

La seconde pièce est une vidéo, produite et acquise par le Frac, qui s'appuie sur la version falsifiée du mécanisme, proposant une réflexion sur les notions de mémoire et d'imposture. L'artiste s'est en effet intéressé aux « faux Louis XVII », nombreux imposteurs qui prétendirent être le dauphin, et notamment un certain Karl Wilhelm Naundorff, horloger de métier et personnage insaisissable, qui eut de multiples démêlés avec la justice.

Dans ce contexte flou, la porosité entre réalité et fiction est prétexte à une ouverture vers une narration fantasmée, où s'entrechoquent preuves réelles et contrefaçons. Des œuvres qui marquent également l'intérêt profond de Nino Laisné pour les musiques anciennes et traditionnelles et sa fascination pour les prouesses horlogères.

L'air des infortunés / entretien avec nino laisé



Nino Laisné, *L'air des infortunés*, film, 2019, Collection Frac Franche-Comté © Zorongo Production / Nino Laisné

Sylvie Zavatta : À tes débuts, tu réalisais essentiellement des photographies, des vidéos et des installations. Puis la dimension sonore a pris de plus en plus d'importance dans tes réalisations. D'où vient cet intérêt et quels sont les registres sonores qui t'intéressent ?

Nino Laisné : À l'origine, je produisais des images silencieuses, déjà fortement marquées par ma cinéphilie, en parallèle je pratiquais la musique traditionnelle d'Argentine au sein d'un quintet de tango et je m'intéressais à la musique baroque. C'est seulement en 2013, avec mon film *En présence (piedad silenciosa)* que ma pratique de l'image et celle de la musique se sont rencontrées. Depuis cette réalisation, la musique est devenue un élément central, voire même moteur dans mes créations. L'apparition du chant m'a tout d'abord offert une merveilleuse alternative pour ne pas recourir à la forme classique des dialogues, mais a surtout permis qu'une seconde narration se superpose à la première. J'aime lorsque les temporalités se confondent, que le sens des paroles vient discrètement troubler, perturber, contredire la concrétude des images ; qu'elle l'éclaire sous un autre angle. C'est aussi une manière d'amorcer un dialogue entre le présent contemporain dans lequel j'inscris mes films et l'histoire séculaire des mélodies que je convoque. Mon champ d'investigation s'étend principalement du XVI^e siècle à nos jours, des folklores de traditions orales aux musiques dites « érudités ». La hiérarchie que l'Histoire nous a imposée a laissé dans l'ombre de véritables trésors. Les mélismes¹ vertigineux d'un chant régional sont à mes oreilles tout aussi fascinants que l'ornementation baroque aux infinies variations. Cette catégorisation excessive est pour moi difficile à entendre tant leurs frontières sont poreuses. Les motifs circulent beaucoup plus librement dans l'histoire de la musique que ce que l'on prétend.

SZ : Les médiums se sont aussi diversifiés et tu viens de réaliser des œuvres en volume. Je pense à *3 cœurs*, la très belle pièce que tu avais présentée en 2018 dans le cadre d'Art en Chapelles dans le Haut-Doubs, et plus encore au « mécanisme » présenté au sein de l'exposition. Ces objets, d'une grande sophistication, sont-ils pour toi une façon de matérialiser la musique et le temps ?

NL : En effet, les archives historiques dont je m'inspire sont passées au premier plan dans mes réalisations récentes. Ces objets ont une histoire complexe et les informations dont nous disposons sont bien souvent partielles. Je profite des failles qu'ils présentent pour ramener de la fiction entre les certitudes. En entrant dans l'exposition, j'aime que les spectateurs soient confrontés à des objets dont on ne sait pas à quelle époque ils appartiennent. Au premier regard, ils ont tout l'air de véritables pièces historiques comme on peut en observer dans les musées, et pourtant ils détiennent tous un détail altéré, anachronique, résultat d'un geste contemporain. Comme si ces objets portaient en eux une compression du temps.

Ces pièces sont le fruit d'une étroite collaboration avec des personnes qui détiennent des savoir-faire qui ont toute mon admiration. Pour l'installation sonore *3 cœurs*, j'ai travaillé avec le luthier espagnol Tino Espada. Il s'agit de trois rosaces de théorbe, montées sur des caisses de résonances, dont la délicatesse des motifs évoque les mélodies qu'elles donnent à entendre.

Le mécanisme de *L'air des infortunés* a, quant à lui, fait l'objet de trois années de recherches et de dialogue avec Francis Plachta, horloger et professeur en microtechniques, afin d'aboutir à une réplique du mécanisme original la plus fidèle possible, tout en falsifiant l'une de ses huit partitions. La réalisation d'un tel objet était déjà une véritable prouesse technologique à la fin du XVIII^e, ce qui lui a valu sa renommée internationale, mais le reproduire aujourd'hui dans toute sa complexité relève également d'un exploit.

SZ : Quelle est la genèse de ce « mécanisme » ?

NL : Le point de départ de *L'air des infortunés* est la rencontre avec *La joueuse de tympanon*, au détour du Salon des automates du Musée des Arts et Métiers à Paris. Cet androïde, conçu par l'horloger Peter Kintzing et l'ébéniste David Roentgen, a été acquis par

1 - *mélismes* : dans l'art musical, un mélisme est une figure mélodique de plusieurs notes portant une syllabe. (Source : Claude Abromont et Eugène de Montalembert, *Guide de la théorie de la musique*)

L'air des infortunés / entretien avec nino laisné



Nino Laisné, *L'air des infortunés*, film, 2019,
Collection Frac Franche-Comté © Zorongo Production / Nino Laisné

Marie-Antoinette en 1785. Il est à l'image de la reine musicienne, assise devant un tympanon rangé dans le « corps » d'un clavecin, qui frappe les cordes à l'aide de petits martelets. Son mécanisme propose une variation de huit airs, choisis selon les goûts de Marie-Antoinette. Une merveille de précision.

Mon grand-père est horloger et j'ai toujours conservé mon regard d'enfant sur ces mystérieux engrenages et les objets qu'ils animent. Au moment où j'ai découvert l'existence de cet automate, j'étudiais le psaltérion, un instrument cousin du tympanon. Cet objet, qui alliait le savoir-faire horloger et le timbre des cordes frappées, a immédiatement capté toute mon attention. Je lui rendais visite plusieurs fois dans l'année, avec l'envie secrète de lui confier une nouvelle mélodie, et donc de concevoir un nouveau mécanisme.

Au fil de mes lectures, j'ai découvert une romance baptisée *Plainte d'une femme auprès du berceau de son fils* d'Arnaud Berquin, que Marie-Antoinette chantait à ses enfants pour les endormir. Une berceuse au ton tragique, dont le double-sens des paroles résonne étrangement avec le cours de l'Histoire et flirte avec la réalité. Cette partition me semblait idéale pour intégrer la contrefaçon du cylindre. Dans la salle d'exposition, au cœur du mécanisme, les comes déroulent un paysage. Les crêtes et les vallons en sont la partition, et indiquent la hauteur de la note à atteindre. Bien que cet objet soit muet, présenté ici sans son automate, il nous invite à nous perdre dans ses reliefs et à imaginer ses mélodies.

SZ : La narration est aussi omniprésente dans ton travail. Comment s'exprime-t-elle dans ton film ? Peux-tu nous en livrer le synopsis ?

NL : Face à ce travail de faussaire, j'ai commencé à

me renseigner sur les personnages qui sont entrés dans l'Histoire sous une fausse identité. Peu de temps après la Révolution française, alors que le Dauphin était mort à la prison du Temple, des dizaines d'imposteurs se sont présentés comme étant Louis XVII, prétextant un curieux échange d'enfant durant leur détention. La plus fameuse de ces figures polémiques est un horloger allemand au passé sulfureux, baptisé Karl Wilhelm Naundorff. Il passa sa vie devant les tribunaux pour de multiples affaires : fabrication de fausse monnaie, incendie criminel, tentative de réformer l'Église catholique en créant une nouvelle religion portant son nom, et bien sûr usurpation d'identité. En convoquant des souvenirs de sa prétendue enfance, il réussit un temps à convaincre certains nostalgiques, malgré l'opposition générale à l'époque.

En plaçant l'action dans un tribunal, mon film s'inspire de ces nombreux procès et propose un rapprochement entre ce personnage trouble et le mécanisme falsifié. Dans une forme proche d'une reconstitution historique, Naundorff fait face aux magistrats et interprète une berceuse tirée de sa mémoire fantasmée. Peu à peu, la forme du film bifurque pour adopter les codes de l'art lyrique et révéler l'artifice du tournage.

SZ : La question de l'identité est récurrente dans ton travail. Peux-tu nous dire ce qu'il en était dans tes œuvres passées ? Pourquoi cet intérêt aujourd'hui pour la figure de l'usurpateur ?

NL : La figure de l'usurpateur m'intéresse pour ce qu'elle perturbe dans l'ordre entre véracité et fiction. Elle vient ébranler nos certitudes et questionner ce que l'on croyait authentique. L'instabilité dans laquelle elle nous plonge est, certes, synonyme d'inconfort, mais est aussi fascinante pour l'attention renouvelée qu'elle provoque. L'imposteur n'est en aucun cas la réalité. C'est un semblant de réalité, un trompe-l'œil. En ce sens le motif de l'imposteur rejoint l'essence même du cinéma. Ici, nous sommes face à un acteur, qui emprunte la voix d'un chanteur, et prétend être un personnage historique. Le simple dispositif de mise en scène suffit pour que les spectateurs y croient. Ils ont alors sous les yeux Karl Wilhelm Naundorff, sans voir l'acteur contemporain qui joue un rôle. C'est là toute la magie et la force du cinéma. La mise à distance qui s'opère à la fin du film permet, quant à elle, d'ouvrir les yeux sur ces jeux d'identité.

Le personnage de Naundorff est énigmatique tant

L'air des infortunés / entretien avec nino laisé



Nino Laisné, *L'air des infortunés*, vue du tournage, 2019,
Collection Frac Franche-Comté © Zorongo Production / Nino Laisné
Photo : Nicolas Waltefaugle

il croit à son mirage. Je repense à une formule rencontrée dans l'un de ses plaidoyers où il réclamait le droit à un nom, une famille, un berceau, une tombe. Bien que ses intentions soient des plus condamnables, c'est peut-être sa quête d'identité qui m'a le plus touché. Cela pourrait rejoindre certains aspects de mes précédentes pièces : comme mon installation vidéo *Esas lágrimas son pocas*, dans laquelle j'évoque le déracinement d'enfants issus de familles immigrées et la transmission d'une tradition orale ; ou encore les figures incarnées dans le spectacle *Romances inciertos*, qui vivent avec l'intime conviction d'être un-e autre.

SZ : Le contexte particulier de ta résidence au Frac a-t-il été déterminant pour ce projet ?

NL : Cette exposition repose sur un dialogue entre des documents aujourd'hui oubliés ou difficiles d'accès. La période d'investigation s'est donc étirée sur plusieurs années. Un détail trouvé au fond d'un manuscrit peut vous guider vers une autre référence qui à son tour vous renverra vers un nouveau document, un peu à la manière des poupées russes. La quasi-totalité de cette collecte s'est déroulée dans le contexte de ma résidence au Frac. Dès le départ, le passé horloger de Besançon semblait être l'environnement idéal pour l'épanouissement d'un tel projet. Les axes de collection du Frac autour du temps et de la musique, ainsi que la collaboration avec Francis Plachta n'ont fait que confirmer cette intuition. Lors de l'étape de repérage du décor, le choix de la Cour d'Appel de Besançon m'est apparu comme évident, et ma rencontre avec Myriam Rignol, violiste baroque et enseignante au Conservatoire du Grand Besançon a

été déterminante dans ce projet. Tout semblait me ramener vers la Franche-Comté.

SZ : Tes projets deviennent de plus en plus complexes et les collaborations avec des artistes issus d'autres disciplines sont de plus en plus fréquentes. Avec qui as-tu travaillé pour le projet au Frac ?

NL : Chaque nouveau projet amène de nouvelles collaborations, et c'est précisément ce qui est réjouissant ! En écho à cette idée d'usurpation d'identité, il me semblait intéressant que l'acteur apparaissant à l'image emprunte la voix de quelqu'un d'autre. C'est pourquoi j'ai confié le rôle de Karl Wilhelm Naundorff à un double casting : l'acteur Cédric Eeckhout et le chanteur Marc Mauillon. Deux artistes bouleversants qui ont su incarner la sensibilité troublée de ce personnage. L'ampleur de ce tournage a été pour moi une toute nouvelle expérience, tant l'effectif de l'équipe sur le plateau était différent de mes précédentes réalisations. Habituellement, je travaille dans un contexte beaucoup plus intimiste, mais finalement l'envergure de ce tournage n'est rien en comparaison avec l'énergie collective déployée et la générosité des participants, des membres de l'équipe technique aux figurants.

SZ : Depuis notre rencontre en 2013, la nature de ton travail a nettement évolué. Tu t'es ouvert à la danse lors de ta collaboration avec François Chaignaud pour *Romances inciertos* et pour *Mourn, O Nature!*, film que vous avez réalisé ensemble autour de Michael Jackson. Comment s'est opérée cette rencontre avec François Chaignaud et d'où vient ton intérêt pour la danse ? Le film que nous présentons dans l'exposition s'est-il enrichi de cette collaboration ?

NL : Avec François, nous nous sommes rencontrés en 2014 à l'issue d'une représentation de son solo *Dumy Moyi*. Nous partagions un même rêve, celui de créer une forme scénique qui soit un parfait équilibre entre un concert et un spectacle chorégraphique. Notre goût pour les mélodies anciennes et leurs multiples confluent, et l'envie de cheminer aux côtés de frères et sœurs du passé, aux identités changeantes, nous ont aussi rapprochés. J'ai toujours été un spectateur curieux, m'intéressant autant à la danse contemporaine qu'au théâtre, mais rien ne vaut

L'air des infortunés / entretien avec nino laisé



Nino Laisné, *L'air des infortunés*, vue du tournage, 2019,
Collection Frac Franche-Comté © Zorongo Production / Nino Laisné
Photo : Nicolas Waltefaugle

l'expérience du plateau. Au contact de François, mon approche de l'espace scénique s'est affirmée et mes convictions musicales n'en ont été que renforcées. La liberté et l'intensité avec laquelle il embrasse les arts est très inspirante et je garde à l'esprit cet élan même lorsqu'il ne partage pas le plateau avec moi.

SZ : Tes derniers projets laissent entrevoir que le cinéma et l'opéra pourraient être des formes que tu souhaiterais à l'avenir expérimenter. Est-ce déjà en germe ?

NL : C'est toujours difficile pour moi de penser en « catégories », comme si l'art contemporain, le cinéma, la musique étaient des pratiques distinctes. En réalité, c'est une question que je me pose assez peu durant la phase de production de mes pièces. J'emprunte des codes à chacun de ces arts. C'est pourquoi j'ai déjà la sensation d'avoir un pied dans le monde du cinéma et de l'opéra. Mais si l'on parle de long-métrage, oui, bien sûr, c'est un format qui me tente énormément. Déployer une histoire sur une durée plus ample m'intéresse. Un projet est d'ailleurs en cours d'écriture. L'opéra en tant qu'expression d'un art total m'attire aussi beaucoup. C'est l'union de la musique, de la danse et de la mise en scène par excellence. En ce sens, *Romances inciertos* était déjà une forme proche d'un opéra ; mais si un jour, j'aborde des répertoires plus classiques, je crois que je le ferai toujours avec autant de liberté. Je conserverai mon regard transversal.

SZ : Pour finir, quelle est, en écho à ton exposition, la Bibliothèque idéale que tu vas proposer aux visiteurs ?

NL : J'ai choisi neuf livres qui m'ont bouleversé à des moments différents de ma vie. Je les vois comme une constellation de bonnes étoiles qui m'accompagne et éclaire ma route. Une sorte de famille avec qui nous partagerions des affinités, certains étant passés par là il y a déjà plusieurs décennies, comme Pier Paolo Pasolini, Virginia Woolf ou Atahualpa Yupanqui, ou d'autres plus contemporains. Je pense à *Gil* de Célia Houdart, un texte d'une merveilleuse délicatesse sur une voix lyrique qui se découvre et s'épanouit au cœur d'une Histoire de la musique renouvelée. *Supplément à la vie de Barbara Loden* de Nathalie Léger est, quant à lui, un fascinant tissage en trois temps qui convoque l'actrice-réalisatrice qu'était la femme d'Elia Kazan, le personnage de fiction qu'elle interprète dans son film *Wanda* et le temps présent de l'auteure qui se reflète dans les pas de Barbara Loden. Et comment ne pas évoquer *Le spectateur qui en savait trop* de Mark Rappaport qui m'a transmis le goût de glisser de la fiction dans une Histoire du cinéma parfois trop officielle, et qui ne nous est que trop familière.

L'air des infortunés / biographie liste des œuvres



Nino Laisné, photo Magali Pomier

Biographie

Diplômé en 2009 de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux où il s'est spécialisé en photographie et vidéo, Nino Laisné s'est également formé aux musiques traditionnelles sud-américaines auprès du guitariste Miguel Garau. C'est durant cette période qu'émerge l'envie d'allier cinéma, musique et art contemporain. Dès 2010, ses images deviennent sonores et évoquent des chants traditionnels. En 2013, son film *En présence (piedad silenciosa)* cristallise l'équilibre entre une écriture visuelle et une écriture musicale, autour de réminiscences religieuses dans le folklore vénézuélien. Ses projets l'ont amené à exposer dans de nombreux pays tel le Portugal, l'Allemagne, la Suisse, l'Égypte, la Chine ou encore l'Argentine. Il est régulièrement invité à produire de nouvelles pièces lors de résidences de création (Casa de Velázquez – Académie de France à Madrid, Park in Progress à Chypre et en Espagne, Pollen à Monflanquin). Ses réalisations vidéo sont également présentées dans des salles de cinéma et festivals, dont le FID Marseille, la FIAC Paris, le Papay Gyro Nights Festival de Hong Kong, le Festival Internacional de Cinema de Toluca et le Festival Periferias de Huesca. En 2017, il crée le spectacle *Romances inciertos, un autre Orlando*, fruit de sa rencontre avec François Chaignaud, duquel ils ont donné plus de 50 représentations en deux ans, parmi lesquelles le 72ème Festival d'Avignon et le Théâtre National de Chaillot à Paris. Avec ce spectacle, ils partiront en tournée en Australie, en Asie et au Canada durant l'année 2020. En 2018, toujours avec François Chaignaud, il tourne *Mourn, O Nature!*, un film court pour une exposition au Grand Palais, inspiré par l'opéra *Werther* de Jules Massenet.

Liste des œuvres

> Nino Laisné, *L'air des infortunés*, 2019

Film numérique 4K, 12 minutes

Collection Frac Franche-Comté

Production : Zorongo

Co-production : Frac Franche-Comté

Avec le soutien de l'Aide individuelle à la création de la Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté

Partenariats : Les 2 Scènes, Scène nationale de Besançon, Centre dramatique national Besançon Franche-Comté, Cour d'appel de Besançon, Ministère de la justice

Avec : Cédric Eeckhout

et Eric Borgen, Bruno Caretti-Lanquetin, Denis Costille, Laurent Giroud, Samuel Guet, Cédric Magyari, Franck Medina

Musique : *Plainte d'une femme auprès du berceau de son fils*, (d'après A. Berquin, J. Cousin et J.J. Rousseau / arrangement : Nino Laisné)

Marc Mauillon, voix

Myriam Rignol, viole de gambe

Nino Laisné, direction musicale

> Nino Laisné, *L'air des infortunés*, 2019

Mécanisme en laiton horloger, 27.4 x 17 x 17 cm

Collaboration avec Francis Plachta, Plateforme Technologique Microtechniques et Prototypage

Collection Frac Franche-Comté

> Nino Laisné, *Naundorff et la joueuse de tympanon*, 2019

dessin satirique, aquarelle, 41.5 x 29.7 cm

Collection de l'artiste

le frac invite le musée du temps /



Peter Regli, *Reality Hacking n°248 (The Jägermeister)*, détail, 2006, Collection Frac Franche-Comté © Peter Regli. Photo : D.R.

le frac invite le musée du temps / communiqué de presse



Tableau-horloge à automates *Chez le maréchal-ferrant*, G. Rézeau, Rouen, XIX^e siècle, peintre anonyme, Collection musée du Temps Don Michèle Petit, 1994, Photo : Pierre Guenat

Le Frac invite le musée du Temps

13 octobre 2019 - 12 janvier 2020

> visite presse vendredi 11 octobre, 14h30

> vernissage samedi 12 octobre, 18h30

Depuis 2018, à l'occasion des *24h du Temps*, manifestation mettant à l'honneur l'horlogerie à Besançon, le musée du Temps et le Frac proposent un dialogue entre leurs collections autour de la question du temps, thématique fondamentale au sein des deux institutions.

Après l'exposition *L'emploi du Temps* réalisée à partir des œuvres du Frac et présentée au musée du Temps de juin à septembre 2019, c'est au tour du Frac d'inviter le musée. Ainsi des objets de sa collection, qu'il s'agisse d'œuvres animées ou d'automates, sont mis en regard d'une œuvre de Peter Regli appartenant à la collection du Frac.

L'ensemble fait écho aux expositions présentées simultanément au Frac : *Synopes et Extases*, *Vertiges du Temps* et plus encore à celle de Nino Laisné, *L'air des infortunés*, qui trouve sa source dans *La Joueuse de tympanon*, automate conservé au Musée des arts et métiers de Paris.

Liste des œuvres

Horloge à deux jacquemarts, Allemagne, XVI^e siècle
Laiton, mouvement en fer
Dépôt des musées nationaux, 1946

Cantonnées depuis le Moyen-Âge dans les églises ou les monastères, les horloges se miniaturisent à partir du XVI^e siècle et se diffusent parmi les élites de la Renaissance. À l'imitation des jacquemarts de clochers, cette horloge présente deux hommes d'armes cuirassés et casqués, qui frappent sur un timbre pour sonner l'heure. Le pendule a été ajouté postérieurement, alors que le cadran à une

seule aiguille témoigne de l'imprécision des horloges jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Tableau-horloge à automates, Chez le maréchal-ferrant
G. Rézeau, peintre anonyme, Rouen, XIX^e siècle
Peinture sur carton, mécanisme horloger, automates, boîte à musique
Don Michèle Petit, 1994

Déjà appréciés au XVIII^e siècle dans les cabinets de curiosité, les tableaux mécaniques avec scène animée connaissent un grand succès au XIX^e auprès du public bourgeois. Produits principalement en France, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, ils se présentent sous la forme d'un tableau dans lequel est intégré un cadran d'horloge émaillé, relié à un mécanisme dissimulé à l'intérieur de la caisse. Le tableau-horloge est en général muni d'une sonnerie et parfois d'une boîte à musique et de figures animées. Les automates en carton de ce tableau-horloge sont caractéristiques de la 2^e moitié du XIX^e.

Horloge dite « du tonnelier », Cuiseaux, vers 1890
Chêne, métal, émail, corde
Don Michèle Petit, 1960

Cette horloge à automates est l'œuvre de Monsieur Petit, tonnelier et horloger amateur. Présentée ici sans son buffet de bois, l'horloge dévoile son mouvement et les mécanismes de déclenchement des cinq automates, sculptés dans du chêne. Hommage à la profession de tonnelier, Bacchus, assis au centre sur un tonneau qui porte le cadran, frappe les heures sur une cloche. Placés de part et d'autre, un forgeron et un paysan sonnent les quarts. Dans la partie haute, deux personnages représentent la France et Jeanne d'Arc. Si elle n'est pas remarquable par son mouvement de construction simple, cette horloge est un émouvant témoignage d'art populaire.

Reality Hacking n°248 (The Jägermeister), 2006
Peter Regli
Installation sonore
Collection Frac Franche-Comté

Le *Reality Hacking n°248*, sous-titré *The Jägermeister* (le maître chasseur) de Peter Regli est une sculpture représentant un coucou en métal, fixée au mur, sans que le mécanisme soit visible. Le classique chant du coucou est ici remplacé par des coups de feu qui résonnent au rythme des heures. Chaque coup de feu est amplifié et diffusé par des hauts parleurs. L'utilisation de l'horloge apparaissait déjà dans l'œuvre de Peter Regli quand il manipulait le mécanisme d'une tour d'horloge à Zurich de manière à ce que les aiguilles parcourent les cadrans symétriquement. Il réutilise ce même procédé en 2002 au MoMA de New York avec deux horloges de type Mondane.

le frac franche-comté / présentation



Frac Franche-Comté, Cité des arts, Besançon © Kengo Kuma & Associates / Archidev, crédit photo : Nicolas Waltefaugle

Le Fonds régional d'art contemporain de Franche-Comté est l'un des 23 Fonds Régionaux d'Art Contemporain créés en 1982, dans le cadre de la politique de décentralisation mise en place par l'État. Il est financé par la Région (70%) et l'État (30%) qui contribuent également aux acquisitions d'œuvres.

Le Frac Franche-Comté est un lieu d'exception dédié à la découverte de la création artistique contemporaine. Il se veut un lieu d'échanges et de rencontres ouvert à tous les publics.

Réalisé par Kengo Kuma, avec l'agence Archidev (Hervé Limousin et Séverine Fagnoni) et le paysagiste Jean-Marc L'Anton, ce bâtiment à dimension humaine et à l'esthétique douce et lumineuse a été conçu pour faciliter la découverte des œuvres par le visiteur lors de sa déambulation. Celui-ci y découvre une programmation sans cesse renouvelée fondée sur un programme d'expositions temporaires ambitieux et des propositions culturelles pluridisciplinaires.

La question du Temps

Cette programmation s'appuie sur la collection du Frac, riche de 695 œuvres de 349 artistes, qui depuis 2006 privilégie les œuvres interrogeant la vaste question du Temps, une problématique choisie pour sa permanence dans l'histoire de l'art, son actualité mais aussi pour son ancrage dans l'histoire régionale. Depuis 2011, au sein de cet ensemble d'œuvres explorant la question du Temps, le Frac s'est attaché à développer un axe dédié à des œuvres dites « sonores » lequel s'est vu récemment enrichi par un important dépôt du Centre national des arts plastiques (Cnap).

Les rendez-vous

En écho aux expositions, le public est convié à une grande diversité de rendez-vous : rencontres avec des artistes, conférences, soirées performances, soirées vidéos, concerts, danse...

La diffusion

La collection du Frac est aussi « centrifuge » : elle se déploie ainsi sur le territoire régional et fait également l'objet de nombreux prêts en France et à l'international.

Le Satellite

Depuis 2015, le Satellite, un camion transformé par l'architecte Mathieu Herbelin en espace d'exposition, poursuit son itinérance pour aller à la rencontre des publics éloignés.

L'exposition intitulée *De la Terre à la Lune, l'odyssée de l'Espace* propose un voyage dans l'Espace et le Cosmos à travers les œuvres d'Ueli Berger, Julien Berthier, Biosphère, Dominique Blais, Július Koller, Gianni Motti, Estefania Peñafiel Loaiza et Hugues Reip.

informations pratiques / contacts

Synopes et Extases. Vertiges du Temps.

13 octobre 2019 - 12 janvier 2020

Commissaire de l'exposition : Stéphanie Jamet

L'air des infortunés

Nino Laisné

13 octobre 2019 - 12 janvier 2020

Commissaire de l'exposition : Sylvie Zavatta

Le Frac invite le musée du Temps

13 octobre 2019 - 12 janvier 2020

> **visite presse vendredi 11 octobre, 14h30**

> **vernissage samedi 12 octobre, 18h30**



Julian Charrière, *The Key to the Present Lay in the Future*, 2015,
Collection Frac Franche-Comté © Julian Charrière.
Photo : Blaise Adilon

frac franche-comté

cité des arts

2, passage des arts

25000 besançon

+33 (0)3 81 87 87 40

www.frac-franche-comte.fr

horaires d'ouverture au public

14h – 18h du mercredi au vendredi

14h – 19h samedi et dimanche

tarifs

tarif plein : 4 

tarif réduit : 2 

gratuité : scolaires, moins de 18 ans

et tous les dimanches

autres conditions tarifaires disponibles à
l'accueil

Le Frac est accessible aux personnes
en situation de handicap.   chaque exposition,
une visite en langue des signes est
programm e. Fiches en braille, guides « facile
  lire et à comprendre », guides en gros
caractères, boucles auditives, cannes si ge et
un fauteuil roulant sont disponibles sur place.

contacts presse

Presse nationale / Alambret Communication

Leila Neirijnck

+33(0)1 48 87 70 77 / +33(0)6 72 76 46 85

leila@alambret.com

Presse régionale / Frac Franche-Comté

Clémence Denis

+33(0)3 81 87 87 50

presse@frac-franche-comte.fr